

Le tiroir était vide !  
Pendant quelques instants, Henri Delagrave resta confondu.  
S'il ne découvrait pas le testament, il avait eu raison de le dire, tout était perdu pour lui.

Tout à coup, ses yeux tombèrent sur le tiroir qu'il tenait encore à la main.

Il lui sembla être extraordinairement petit en comparaison de tous les autres.

Il tira un second tiroir, et ses soupçons furent pleinement confirmés. Il y avait, entre les deux, une différence de quelques pouces dans la longueur.

Il passa la main dans l'ouverture du bureau, et, sans hâte, avec la plus grande attention, il tâta à l'intérieur.

Ses doigts touchèrent quelque chose qu'il s'assura être un métal, et qui parut être la tête d'un clou, qui était enfoncé dans le bois.

Il poussa ce clou, qui céda sous sa pression.

Il appuya plus fort, puis encore plus fort, et il s'arrêta en jetant un cri de joyeuse surprise.

Une petite planche glissa dans une rainure, au fond du bureau, et découvrit une cachette ingénieusement dissimulée.

Henri Delagrave allouea vivement le bras. On aurait entendu les battements de son cœur au milieu du calme effrayant qui régnait dans la chambre.

Ses doigts saisirent un papier.

Il l'attrapa à lui, brisa les cachets qui étaient sur l'enveloppe, et le déplia.

Faut-il s'étonner que le sang courût rapidement dans ses veines et que la joie brillât sur son front !

Le testament qu'il cherchait, il l'avait trouvé, il le tenait.

Le testament qui le déshéritait d'une fortune qu'il avait regardée comme la sienne, était dans ses mains.

Il se leva, avec un geste de triomphe, et, à mesure qu'il en lisait le contenu, un air de moquerie amère se dessinait sur ses lèvres minces.

— Emma ! Emma ! répéta-t-il.

Il plaça soigneusement le testament qu'il avait forgé à la place de celui qu'il avait soustrait, referma la cachette, puis après avoir replacé les tiroirs, il s'approcha du feu en tenant le testament froissé dans sa main.

Il rapprocha les tisons les uns contre les autres, et prenant un peu de menu bois dans une boîte placée près de la cheminée, il le posa sur les charbons enflammés.

Le visage de Henri Delagrave à genoux et soufflant sur le feu brilla à la lumière rouge de la flamme comme s'il avait été couvert d'un masque de sang. Mais ses yeux étaient pleins de joie et l'idée de son triomphe accélérât seule les battements de son cœur.

— Sauvé ! murmura-t-il, en se relevant sur ses pieds, je suis sauvé ! Ce qu'aucun œil humain n'a vu, aucune langue humaine ne peut le révéler ! Enfin, je n'ai plus rien à craindre !

Comme il achevait ces paroles, les rideaux de la fenêtre furent agités une seconde. On aurait dit qu'une main avait touché leurs plis par inadvertance ; mais le faussaire ne vit rien, ne pensa à rien qu'au testament qu'il avait en sa possession.

Ses yeux étaient tombés sur son nom, et il lut :

« Je lègue à mon fils aîné, Henri Delagrave, les propriétés de Moidrey, pour aussi longtemps qu'il pourra les garder ! »

Delagrave tressaillit.

« Aussi longtemps qu'il pourra les garder ! »

Qu'est-ce que son père avait voulu dire par là ? Henri connaissait trop bien quel était le caractère du vieillard pour n'être pas sûr qu'il y avait un but caché sous ces paroles.

En ce moment, comme il tournait le dernier feuillet du testament, quelque chose en tomba sur le plancher.

C'était un petit médaillon, de façon indienne, et dont le ruban qui avait été attaché au papier avec une épingle s'était défilé sous la rude pression de ses doigts.

Il le releva.

Le médaillon contenait une boucle de cheveux blonds qui, évidemment, avaient été coupés sur la tête d'un enfant. Delagrave tourna le médaillon et lut :

« De la part d'Emma. »

Voilà donc, dit-il, les chastes d'or qui avaient si bien enlaçé

le cœur de mon père ! que le diable emporte cette fille ! Est-ce que son nom ne poursuivra ainsi toujours ?

Il brisa le médaillon, et en tira la boucle de cheveux ; puis, après avoir murmuré un autre jurément, il la jeta dans le feu.

Il s'en éleva une petite flamme qui brilla un instant, puis tout fut fini.

Pendant qu'il se penchait de nouveau au-dessus du feu, le testament à la main, un son d'abord confus, suivi d'un cri à moitié étouffé, le fit tressaillir.

Il se redressa subitement, et instinctivement ses regards se portèrent du côté du lit.

Horreur ! horreur !

Le drap avait été déplacé, et les yeux d'Isaac Delagrave se rencontrèrent avec ceux de son fils !

Le vieillard s'était réveillé d'un de ces états horribles d'insensibilité qui ressemblent à la mort dont ils sont, au reste, les avant-coureurs.

Le testament que Henri tendait vers le feu tomba de ses mains ; et, à la vue des efforts que le moribond, pâle et livide faisait pour se lever, le malheureux se précipita vers lui et tomba, à genoux, à côté du lit.

— Mon père ! murmura-t-il, tandis que tout son corps tremblait de terreur et d'émotion, pardonnez-moi !

Les lèvres blémies du vieillard remuèrent, et sa main défaillante s'étendit comme s'il eût voulu indiquer un objet placé derrière Henri.

Il fit un effort désespéré pour parler, mais les sons de sa voix ne produisirent qu'un murmure inintelligible. La main restait étendue, mais l'expression du visage était changée ; les traits, les muscles se raidirent tout à coup, et il tomba inanimé.

Quant à Henri Delagrave, il avait roulé sur le parquet, la figure cachée dans la draperie du lit.

Il s'était évanoui.

Quel était donc cet objet sur lequel s'étaient fixés avec tant d'horreurs, les derniers regards du vieillard.

C'était un homme.

Une troisième personne était entrée dans cette chambre sombre et obscure.

Sortant vivement et sans bruit de derrière les rideaux de la fenêtre, elle s'était glissée vers la cheminée ; et, prompte comme l'éclair, elle avait ramassé le testament que, dans sa terreur, Henri avait laissé échapper de sa main.

Il était temps, car la flamme en léchait déjà les bords ; un bout de feuillet en était même brûlé, et une minute de plus il n'en serait plus resté que les cendres.

Puis, après avoir jeté un regard ironique vers le lit contre lequel Henri Delagrave était tombé, l'homme regagna la fenêtre et disparut en poussant la persienne derrière lui.

Lorsque Henri reprit connaissance, son premier mouvement fut de recouvrir le visage de son père qui cette fois, était bien mort ; le second fut de tourner ses yeux hagards dans la direction du feu, où, croyait-il, il avait laissé tomber le testament.

« Il est brûlé, murmura-t-il ; je ne puis empêcher ce qui est fait, lors même que je le voudrais ! »

## VIII

### Une tempête sur les côtes de l'océan.

A quelques lieues du château de Moidrey se trouve le petit village de Saint-Sorvan, dont la population est en grande partie composée de pêcheurs. A une faible distance, est un vieux manoir, apanage de l'ancienne famille de Moidrey, et qui était tout ce qui restait des vastes domaines que ses propriétaires avaient autrefois possédés.

Six mois se sont écoulés depuis le jour où le fils d'Alfred de Moidrey avait si mystérieusement disparu.

Bien des changements ont eu lieu durant cet intervalle.

En conséquence de ce qu'on appela la fuite de son homme d'affaires, Jarry, et du non-remboursement des sommes hypothéquées sur ses propriétés, Alfred de Moidrey s'était vu dépouillé de la demeure et de la plus grande partie de la fortune de ses pères.

Lui et sa jeune femme étaient venus, le cœur brisé par la douleur, chercher un refuge dans le manoir de Saint-Sorvan.

Ils vivaient là dans la réclusion la plus absolue, ne visitaient